

Epreuve : 102 Matière : 0775

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrapage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session : 2022

" Peu lire et beaucoup méditer à nos lectures, ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous est le moyen de les bien digérer," affirme le professeur qui est Saint Preux à son élève, la jeune Julie. Quelle étrange affirmation dans la bouche d'un personnage de roman qualifié de "feuillu" par Diderot et vivement critiqué par Voltaire sur le même sujet. Le lecteur de ce roman, Julie ou la nouvelle Héloïse, de Rousseau est nécessairement confronté à la quantité de lecture imposée par l'œuvre et pourtant enthousiasmé par celle-ci, emporté par l'histoire d'amour des deux habitants d'une petite ville des Alpes. Tentant de comprendre la relation qui lie Rousseau à son lecteur, R. Darnton écrit : " Comme la musique, [les lettres de Julie et de Saint Preux] communiquent une émotion pure d'une âme à l'autre. " Ce ne sont pas des lettres, ce sont des hymnes. " Rousseau promet au lecteur qu'il accédera à cette sorte de vérité, mais seulement s'il veut se mettre à la place des correspondants et devenir en esprit un provincial, un reclus, un étranger et un enfant. A cette fin, le lecteur devra se délester du bagage culturel du monde des adultes et réapprendre à lire comme l'a fait Jean-Jacques avec son père.

qui a su devenir "plus enfant" que lui". R. Darnton s'appuie sur la seconde préface du roman intitulée Entretien sur le roman dans laquelle R. et R. dialoguent au sujet de la Julie, ainsi que l'appelle lui-même l'auteur. Il souligne, en citant Rousseau, que l'œuvre romanesque est un fil mélodique qui ouvre une porte d'accès directe au cœur des personnages mais également du lecteur. Rousseau noue un pacte avec celui-ci, un contrat, non pas social mais littéraire, dans lequel le lecteur a sa part de responsabilité pour comprendre le roman - la condition essentielle que le lecteur doit appliquer relève d'une métamorphose : il doit opérer une véritable "révolution", à l'image du personnage principal Julie, et abandonner tout ce que la société lui a enseigné dès son plus jeune âge. Darnton souligne ainsi un objectif profond du Rousseau romancier qui naît avec la Julie : un roman qui se fait également méta-roman et qui deviendra une matrice pour ceux qui lui succéderont. Car abandonner tout le "bagage culturel", c'est abandonner tout horizon d'attente sur ce qu'est un roman à l'époque de Rousseau, à commencer par le principe du roman libertin. Nous verrons comment s'emparant d'un art qu'il a pourtant décrié aux yeux de tous, celui de la fiction, Rousseau fait de son roman une œuvre matricielle qui en révolutionne la conception, en l'inscrivant dans son lien au lecteur. Julie ou la

nouvelle Héloïse est d'abord et avant tout la mise en scène d'une voie d'accès à l'émotion des personnages comme à celle du lecteur qui la découvre. Rousseau manipule les effets mélodiques pour les adapter à l'exercice de l'écriture afin de construire non seulement cet accès mais également la réflexion sur cet accès. Cependant, limiter le roman à la communication d'une émotion serait éradiquer une grande partie de l'œuvre et soulève un conflit au sein même, de la toute nouvelle conception du lecteur proposée par Rousseau : il naît un véritable paradoxe dans la volonté de lui faire oublier son bagage culturel mais de l'y ramener en permanence. Enfin, nous verrons que Rousseau fait de son roman une œuvre qui s'ancre dans la posture du philosophe telle que définie par Diderot dans l'encyclopédie - le philosophe atteint la perfection en ce qu'il refuse, par sagesse, de prendre position quand l'étude révèle le doute. Julie ou la nouvelle Héloïse est un roman de la métamorphose, mimesis de l'âme humaine.

Au cœur même de la citation de Darnton se trouve un verbe essentiel dans la compréhension de l'œuvre de Rousseau : "promet". Et il "promet à son lecteur". Darnton inscrit d'emblée "la Julie" dans un même système que celui sur lequel reposera bien plus tard, avec son célèbre incipit, les Confessions : le principe du pacte. Et selon Darnton, le pacte ici engage à la fois le romancier qui devra offrir une "émotion pure d'une âme à l'autre", "comme la musique" mais aussi le lecteur qui devra "se mettre à la place des correspondants et

devenir en espit un provincial, un reclus, un étranger et un enfant".

Ce qui frappe le lecteur dès les premiers pages du roman, c'est la conception de celui-ci comme l'expression d'un duo amoureux, d'un chant amélie qui construit un espace intime grâce à l'écriture épistolaire. Ecrire un roman épistolaire permet d'effacer le narrateur, élément traditionnel de l'écriture romanesque, au profit d'un accès immédiat à l'intériorité du personnage. Rousseau le sait bien qui en joue dès les premières lettres, investissant ainsi un effet "in medias res", ou d'exposition théâtrale qui plonge le lecteur dans les émotions de Saint Preux, dès la toute première phrase du roman "Il faut vous fuir, Madame, je le sens bien". Ce verbe "sens" donne le la du roman. Saint Preux ajoutera dès la troisième lettre "Et je vis trop tard que ce que j'avais pris d'abord pour un délire passager fera le destin de ma vie." Le terme "délire" vient ici renforcer l'idée que les lettres n'auront pour objectif que d'exprimer les tourments émotionnels vécus par les deux protagonistes. La lettre se conçoit alors comme un espace propice à cette expression en ce qu'elle permet de recréer un temps intime qui n'appartient qu'aux deux jeunes gens, temps sans lequel la déclamation de l'émotion serait impossible. Rousseau maintient d'ailleurs longtemps cet espace personnel et intime puisque, si la voix de Claire apparaît dans la septième lettre de la première partie, elle n'interrompra que rarement ce duo amoureux. L'épistolarité contraint alors Julie à communiquer elle-même l'aveu de l'émotion communiquée d'une "âme à l'autre". La dynamique épistolaire est un excellent moyen de révéler au grand jour ce lien

Epreuve : 109 Matière : 0775

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrapage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session : 2022

permanent: elle contraint ainsi l'autre à révéler son émotion. Elle est aussi une dynamique stylistique qui va mettre en scène, par le verbe, les effets de l'émotion comme la façon dont elle tente de résorber les distances. La lettre LIV de la première partie dans laquelle le jeune homme attend Julie dans sa chambre travaille la violence du désir amoureux qui le traverse par le jeu des phrases complexes qui vont se simplifier jusqu'à se synchroper dans une succession de phrases minimales et exclamatives: "ou ouvre!... on entre!... c'est elle! c'est elle!". L'emploi du présent d'énonciation, alors même que le jeune homme ne peut à la fois écrire et vivre le moment, autorise le lecteur à le vivre avec lui. L'épistolarité va également permettre de mettre en scène toutes les émotions vécues par les personnages, utilisant à profit le mouvement musical. C'est un agitato lorsque, séparé de la jeune femme, Saint-Preux lui écrit que "la roche est escarpée, l'eau est profonde et je suis au désespoir" dans la lettre 26 de la première partie. Le rythme ternaire vient mettre en valeur la chute sur l'émotion de l'amant qui ne peut accéder à la femme aimée. La promesse faite par Rousseau, d'après Danton,

semble donc bien remplie de son côté : le lecteur a un accès direct à l'âme des personnages.

Le deuxième actant du pacte doit dès lors accomplir sa part du contrat. Rousseau ne se contente pas des deux Préfaces du roman pour l'alerter sur la posture qu'il doit adopter en tant que lecteur. Le roman est parsemé d'éléments qui invitent celui-ci à "se mettre à la place des correspondants", à commencer par un personnage essentiel pour le comprendre : Milord Edouard. Celui qui deviendra leur ami apparaît à la quarante-quatrième lettre du roman et se présente tout d'abord comme un rival potentiel de Saint-Preux. Leur dispute, mise en scène dans un micro-récit entre les lettres 56 à 60 se résout lorsque, Julie tout d'abord, puis Saint-Preux confirment au lord anglais leur relation secrète. Saint-Preux, dans sa lettre à Julie, lui raconte comment il a narré leur histoire, dans sa totalité, à Milord Edouard. Ainsi Milord Bonstom devient un auditoire qui propose une mise en abîme du lecteur. C'est là que Rousseau alerte une première fois son lecteur sur la façon dont il doit lire ce roman puisque Milord Edouard se met lui-même à la place des deux amants et abandonne ses projets. Il perçoit immédiatement l'ampleur de la relation amoureuse et des émotions qui saturent les cœurs. De même le roman ne cesse de remettre en doute le bagage

culturel, fardeau sous lequel ploie tout lecteur de La Julie - l'accumulation proposée par Darnaud est savamment pesée : chaque terme de celle-ci trouve un exemple dans le roman. Ainsi penser en "provincial" trouve un écho dans le début de la lettre X de la quatrième partie, lorsque Saint Preux présente l'économie domestique de Clarens à Milord : ses premiers mots l'alertent sur un comportement parisien qui n'y comprendrait rien et la nécessité d'abandonner les préjugés. Penser en "reclus" trouve un écho dans la lettre sur le Valais en première partie, penser en "étranger" dans le retour de Saint Preux après six ans d'absence auprès de sa bien-aimée ; penser en "enfant" dans les discours de Julie sur l'éducation. Julie elle-même signale qu'il faut tenir à distance les discours culturels qui faussent la compréhension des émotions. Peu de temps après avoir eu la petite vérole, lorsqu'elle écrit à sa cousine "Je suis lasse des vains discours de la philosophie qui amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus", elle oppose le sentiment aux réflexions culturelles sur le sujet, grâce à une relative restrictive qui limite les personnes concernées à ceux incapables de vivre une émotion. C'est probablement ce qui explique le statut de Julie en personnage centripète du roman. Si le lecteur se voit contraint de tout abandonner, Rousseau lui offre un guide sur le chemin des âmes, un guide pour vivre lui aussi à "l'unisson des cœurs", ainsi que le dira Saint Preux en découvrant Clarens. La reprise systématique des propos de Julie, dans les lettres découvrant Clarens et son fonctionnement aux yeux du lecteur, est

d'ailleurs un autre signe de ce statut très particulier de l'héroïne.

Fenêtre ouverte sur l'univers intérieur des personnages, invitation au lecteur à vivre avec les personnages une émotion commune, les échanges de lettres s'organisent autour de ce personnage centripète qu'est Julie et de là naissent des difficultés à accéder non seulement à l'émotion mais également à la métamorphose réclamée au lecteur.

Darnton souligne que Rousseau invite son lecteur à "réapprendre à lire", à "devenir" "plus enfant" que lui. L'affirmation n'est pas sans poser problème pour un lecteur qui découvre Julie ou la nouvelle Héloïse. Réduire l'épistolarité à la communication des âmes devient rapidement impossible tout autant qu'aborder la lecture avec un œil d'enfant.

Aborder ce recueil en enfant semble relever du défi. Contrairement à l'invitation qui lui est faite, le lecteur va devoir s'appuyer sur un bagage culturel important pour accéder à cette œuvre. L'ensemble est parcouru par un système intertextuel en profondeur qui construit la relation du lecteur au roman. La maîtrise de Canzoniere de Pétrarque, de Metastase ou encore du Tasse semble être essentielle dans l'univers des deux cousines. Pétrarque est d'ailleurs l'objet de la dédicace en ouverture du roman et offre un accès immédiat à ce qui en fera l'objet : l'amour. Plus encore les références littéraires françaises, plus implicites, sont incontournables. Ainsi le "Ah, n'ai-je pas déjà tout

Epreuve : 102 Matière : 0775

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrapage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session : 2022

dit et ne m'as-tu pas trop entendue ! (iii) Homme artificieux, c'est bien plus mon amour que le bien qui fera ton audace !" lors de l'aveu de Julie qui débute la quatrième lettre du roman, ou encore "Que ne puis-je me cacher au sein de la terre ?" lorsque les lettres sont découvertes, travaillent les références à la Phèdre de Racine et créent un imaginaire autour de Julie qui relève "du bagage culturel". Il n'y a pas jusqu'au titre qui ne puisse être considéré comme une allusion à un débat avec D'Alembert. Ce philosophe lui signalait son oubli d'Héloïse dans les propos que Rousseau avait tenus sur l'incapacité des femmes à exprimer l'amour, à l'exclusion de Sapho et d'une autre - Christophe Martin a démontré comment la deuxième partie du titre avait été trouvée suite à ce débat avec D'Alembert : l'"autre", dont il était question à l'époque, étant déjà Héloïse - les personnages ont également de sérieuses références philosophiques et se montrent capables dès la première partie de renvoyer le lecteur à Montaigne. Celui-ci est invité à user de raison et non d'émotions, notamment au cours de l'épisode du duel.

avec Lord Bostom - le phénomène prend de l'ampleur au fur et à mesure des parties et de l'avancée de leur histoire d'amour jusqu'à vouloir évincer du discours fictionnel la relation amoureuse au profit de la présentation d'une utopie, celle de Clarens - les retrouvailles des deux jeunes gens après tant d'années de séparation, si elles n'annihilent pas la problématique de la relation amoureuse, se font le chant d'un discours rationnel - certains épisodes de la diégèse, comme l'expédition Anson en Angleterre ou encore la maladie de Louis XV, certains sujets de discussions nécessitent une connaissance de ce qui se passe dans le monde - Ainsi lors de la présentation de l'utopie domestique, Wolmar expose le traitement réservé aux mendiants ; non seulement il démontre son point de vue mais il le fait en contrepoint de la tradition dans le traitement des mendiants à l'époque - Il se montre d'ailleurs beaucoup plus charitable que ce que propose la pensée commune - Wolmar est le personnage qui soulève la question de savoir s'il s'agit d'offrir une communication à l'émotion ou à la raison - le mari de Julie est un être de raison : s'il affirme éprouver une forte émotion à l'égard de Julie, celle-ci le décrit comme un être froid et raisonnable - Il aborde chacun des épisodes du roman en philosophe : observateur d'abord, ce qu'il ne cesse de rappeler aux deux jeunes gens, il expérimente ensuite - Or l'objet de son

observation est le couple d'anciens amants : il souhaite "Devenir un oeil vivant" qui pénétrerait dans le cœur de Julie.

Tout le problème de l'accès à l'âme tourne autour de Julie, tous les personnages tentent d'atteindre l'émotion pure qu'elle éprouverait. C'est toute la difficulté que rencontre le lecteur dans ce roman car Julie s'efforce à le cacher - le motif du voile qui en parcourt la totalité est celui que Julie dépose sur son âme et qui en empêche l'accès. Quel que soit le personnage qui gravite autour d'elle, Julie cultive le secret, voire le mensonge, sans que jamais le lecteur puisse réellement trancher sur sa conscience d'agir ainsi. De Milord Edouard qui tente de réfléchir à l'avenir des amants et écrit à Julie "Je vois bien ce que serait votre ami sans vous ; je ne vois pas de même ce que vous seriez sans lui", à Claire qui affirme la connaître mieux qu'elle ne se connaît, Julie cache des éléments qui permettraient d'accéder à l'émotion pure. Dès la lettre XXVIII de la première partie, Julie s'exclame "Enfin mon père m'a donc vendue !" : elle est donc informée de son mariage mais n'en dira rien dans ses lettres à Saint Preux. Dans les lettres X à XII de la troisième partie, elle cache à son père son refus d'obéir et tente une dernière fois d'empêcher l'inexorable en écrivant à Saint Preux de son côté. Grâce à la lettre XIV de la cinquième partie, le lecteur la voit proposer à sa cousine d'épouser leur chevalier Saint Preux, affirmer également qu'elle ne pourrait être plus heureuse de faire le bonheur de sa cousine ; pourtant, la lettre XV, celle de la petite Henriette, vient voiler la potentielle sincérité de l'héroïne en signalant les yeux rouges de la

"petite maman" au sortir d'écrire sa lettre -
Mais surtout, la dernière lettre de Julie à Saint
Preux, lettre d'aveu amoureux, constitue également
un aveu de mensonge permanent depuis le retour
de Saint Preux auprès de la communauté de Clarens.
La volonté de se voiler, de se cacher est évidente
lorsqu'il s'agit de l'Elysée : ce petit paradis sur
terre au sein du séjour de Clarens "que même
l'œil ne peut pénétrer." Et cette précision sur le
jardin de l'Elysée, avant de le décrire, est une
manière de montrer qu'en ce lieu, Wolmar, "l'œil
vivant", comme il rêve de le devenir, ne peut
atteindre Julie. Seul l'"œil éternel", celui qui
opère chez Julie une "révolution" dans la
longue lettre de la partie III qui occasionne
l'anamnèse de leurs amours, "lisait en vain-
cienne" écrit-elle à Saint Preux. Cet "œil éter-
nel" c'est Dieu ainsi qu'elle le dit, l'être
tout puissant et supérieur qui fera l'objet de
son attention au cours des trois parties qui
suivront la réparation des amants.

Ainsi, en construisant tout un système
culturel référentiel dans la dynamique des
personnages comme du fil diégétique. Rousseau
implique le bagage culturel de son lecteur. Il se
sert également de son héroïne pour compliquer
l'accès à l'émotion. Julie elle-même affirme
l'existence d'un être supérieur, d'un être tout
puissant, qui saurait tout, qui dirigerait
l'ensemble et aurait seul accès à son être.
L'être de papier qu'est cette nouvelle Héloïse
pose la question de l'auteur.

"Réapprendre à lire" affirme R. Darnton
dans son propos. Lire serait un acte malmené et

Epreuve : 102 Matière : 0775

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrapage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session : 2022

à corriger ; la position de Rousseau sur les romans et tout particulièrement les romans libertins est connue : il a suffisamment malmené justement ces œuvres. Faire le choix de Darton de s'intéresser à la deuxième préface du roman en le combinant à la réception de celui-ci, c'est s'intéresser à ce qu'est cette "révolution" littéraire que constitue l'œuvre rousseauiste.

L'anecdote du père de Jean-Jacques "qui a su devenir" "plus enfant" que lui "n'a rien d'anodin" : elle place notre auteur en père, en figure de guide sur la route de la fiction et de la réflexion. Le lecteur ne s'y trompe pas puisqu'il est confronté à un nombre conséquent de notes d'éditeur tout au long de l'œuvre. Si Rousseau prend la posture traditionnelle de l'éditeur d'un recueil de lettres qu'on lui a confié, c'est pour travailler plusieurs effets : se cacher, lui le philosophe qui a contesté le bien fondé de ces pratiques. C'est aussi pour accorder de la vraisemblance à la fiction. Mais ces deux raisons ne peuvent être réellement prises en compte quand on sait qu'il reconnaît dans la première préface sa part de travail dans

la création et la pratique, bien connue depuis Montesquieu, du faux anonymat autour des recueils de lettres - c'est enfin, et voilà peut-être la véritable raison qui le motive, faire de lui un grand ordonnateur de la Diégèse plus qu'un rédacteur. Un très grand nombre de ces notes d'éditeur constituent des intrusions dans le récit. Il crée par ce biais une relation immédiate au lecteur dans une invitation à réfléchir au sens de ce que celui-ci est en train de lire - l'éditeur s'empare de son pouvoir pour signaler des lacunes dans la Diégèse et montrer ainsi au lecteur qu'il n'a pas accès à l'ensemble des informations nécessaires comme c'est le cas dans la cinquième partie, lorsque Saint Preux écrit à Milord afin de lui raconter sa vie à Clarens - Saint Preux commence en signalant d'autres lettres qui n'ont pas été insérées dans le roman et une information primordiale au sujet de Wolmar y a été donnée - l'éditeur s'empare alors de son système de notes pour demander de la patience à son lecteur car l'explication viendra sous peu - mais c'est surtout dans les commentaires qu'il insère sur les personnages eux-mêmes qu'il se montre encore plus professoral - l'éditeur commente à de nombreuses reprises le comportement des personnages comme lorsqu'en deuxième partie il reproche à Claire son indiscretion ou lors de la très longue lettre XVIII.

de la troisième partie, il signale ouvertement "Apparemment qu'elle ne savait pas encore le fatal secret qui la tourmente si fort par la suite ou qu'elle ne voulait pas alors le dire à son ami." L'éditeur dévoile les mécanismes du roman et pousse ainsi son lecteur à se questionner sur les potentielles demies-vérités dont les personnages font preuve.

Ces potentielles demies-vérités, qui constituent probablement la "sorte de vérité" exprimée par R. Darnton, sont en fait le reflet d'un travail de Rousseau pour combiner à la fois le moment de l'émotion et le travail de la raison. C'est pourquoi le choix de l'épistolaire, comme accès à l'âme, est si essentiel à son travail. L'exemple le plus frappant est peut-être celui de la réception du portrait de Saint Preux dans la vingt-deuxième lettre de la deuxième partie : la lettre met en scène un redoublement du personnage et un jeu entre le "je" narré et le "je" narrateur qui relève de l'écriture autobiographique et de la mise à distance de l'émotion afin d'offrir une réflexion sur celle-ci. Le jeune homme qui se rend régulièrement à la poste afin de réceptionner le "petit paquet" prouvé par Julie deux lettres avant, signale qu'il se doute de ce que c'est en raison de la taille et que ce n'est pas la surprise qui joue un rôle dans l'émotion mais bien le lien à l'objet. Il analyse chacun de ses gestes à partir du moment où il tient l'objet dans ses mains. Ainsi, lui qui contrôle ses dépenses, puisqu'il dépend financièrement de Filard Bomston, décide malgré tout de rentrer en carrosse car il a perdu la tête dès la réception du portrait.

le travail du binôme constitué par la sensibilité et la raison est également au cœur d'une réflexion profonde sur l'être, symbolisée par la récurrence de l'emploi du verbe. En cela, Julie et Saint-Preux d'un côté, Wolmar de l'autre, s'opposent. Wolmar utilise le terme en infinitif le privant de toute évolution possible lorsqu'il écrit : "Si je pourrais changer la nature de mon être"; quant à Saint-Preux qui écrit à Hilord Edouard, puis Julie dans sa dernière lettre, utilisent un même polyptote : "Avoir été ce que nous fûmes et être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu." La conjugaison du verbe à différents temps de l'indicatif, mode de la réalité, souligne que l'écriture épistolaire ouvre une voie à l'instant de l'évocation, que cette évocation est en mouvement permanent. Le travail de la raison est alors essentiel pour tenter d'expliquer ce qui peut rester dans l'ombre - "Il n'y a ni incident ni aventure dans ce que vous m'avez raconté et les aventures d'un roman m'attacheraient beaucoup moins; tant les sentiments suppléent aux situations et les procédés honnêtes aux actions éclatantes." Dit Hilord Edouard à Saint-Preux : au cœur de sa conception se tiennent le couple de la sensibilité, "les sentiments" et de la raison avec les "procédés honnêtes".

Cette métamorphose du lecteur est elle aussi une quête de vertu. La dernière note d'éditeur, celle qui termine le roman et qui reste la dernière lecture de celui qui le referme, est une réflexion sur le personnage du scélérat dans la pratique romanesque. Rousseau s'y refuse, arguant qu'il ne connaît pas de scélérats dans la réalité : il n'y a que des êtres

Epreuve : 202 Matière : 0775

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrapage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session : 2022

en devenir, en changement. Ce sont des êtres qui peuvent fauter mais qui tentent de se corriger et de s'améliorer. Le roman se fait roman d'apprentissage de la vertu. La "sorte de vérité" proposée par Rousseau semble être celle de l'âme humaine en quête de rachat par le biais de la spiritualité. Deux personnages travaillent cette idée dans le roman : Julie devenue Madame de Wolmar et son époux. La faute de Julie la pousse jusqu'au bout. A partir de la lettre XVIII de la troisième partie dans laquelle elle relate sa "révolution" spirituelle, elle sera guidée sur le chemin de la vertu. Ainsi elle le signale dans sa toute dernière lettre, elle ne recule pas. Jusqu'au bout, l'accès à son émotion par le biais de la lettre subit le lecteur à accéder, au même moment, à sa vertu. Wolmar, quant à lui, démarre "sa propre révolution" avec la mort de sa femme. L'agonie de Julie qu'il relate dans la très longue lettre XI de la dernière partie est une réponse à la longue anamnèse faite par Julie dans la lettre précédemment citée. Or l'époux athée qu'il était, le philosophe toujours froid et rationnel, bascule devant la passion de sa femme et son calme face à la mort. L'âme

de Julie a accompli la dernière communication qui devrait se faire : celle qui l'a luit à Wolmar.

Pour conclure, l'œuvre de Rousseau repose sur un système épistolaire essentiel au projet de son auteur en ce qu'il offre, au lecteur, un contact immédiat aux émotions du personnage. Il impose au lecteur une transformation en profondeur de sa façon d'envisager la fiction. L'ensemble, s'il peut paraître plus rationnel qu'émotionnel, nécessitant un univers culturel, littéraire conséquent, est ordonné, structuré par un éditeur qui a à cœur de révolutionner le lecteur. Révolutionner le lecteur signifie nécessairement révolutionner le roman et Rousseau s'applique à déconstruire tous les codes auxquels le lecteur pourrait s'attendre pour proposer une nouvelle conception de la fiction. Julie ou la nouvelle Héloïse devient le premier pan d'un dyptique constitué avec l'Emile ; elle en serait la première étape, la phase d'observation de tout bon philosophe, quand l'Emile en serait la phase d'expérimentation.

